Le romantisme dans l'esprit de Mélanie

(Ch.R. 16/10/20) Un concert inoubliable mérite d'être relaté, décrit, pour prolonger l'effet d'un échange qui nous a tous marqués dimanche 11 octobre à Strasbourg.

Andrea Cagnin, jeune altiste italien, prometteur, avec à son palmarès une expérience déjà bien soudée à un milieu musical de grande envergure, présent dans des ensembles orchestraux de prestige et dirigé par les grands chefs, a conçu avec la pianiste Patricia Pagny, bien connue des strasbourgeois, un programme de saison bien agencé, scrutant les infinies possibilités d'un duo à la couleur si particulière, ample et diversifiée. Il faut dire que durant ces dernières années, le Château de Pourtalès a offert à ses mélomanes un parcours musical sans faute, toujours renouvelé, proposant çà et là des raretés bienvenues, des découvertes de répertoires cachés ou oubliés. Ce soir encore, Patricia Pagny et Andrea Cagnin ont su relever le défi en juxtaposant le tandem Brahms-Schumann à Joseph Joachim et Henri Vieuxtemps, d'abord pour des raisons évidentes de répertoire, mais aussi pour tenir compte des nombreuses alliances et affinités réciproques, Joachim ayant conseillé Brahms à maintes reprises, avant que ce dernier n'ose envisager la diffusion de ses œuvres. Des relations d'amitié et de complicité ont donc régi la teneur du programme soutenu par une entente, voire même une complémentarité exemplaire des deux solistes.

Polyphonie schumannienne

Les élans multiples dès l'Adagio de Schumann ont ravivé cette polyphonie complexe et donné le ton par un choix délibéré de dialogue permanent, de relances et d'apaisements entre les instruments. C'est cela qu'on appelle la *musique de chambre*, cette correspondance où l'un invite l'autre à animer la partition dans les courbes d'un bouillonnement partant d'une initiative individuelle du moment, avant d'opter collectivement au recadrage du défi, sans que l'un ou l'autre ne s'octroie à lui seul l'ambition d'en diriger la trajectoire. Sincèrement bravo pour cette relecture, cette fraîcheur, cette remise en question dans l'exploration des chefs-d'œuvre qui manquent souvent dans les grandes salles de concert ! Et si Andrea Cagnin a prouvé une grande habileté et une liberté d'expression dans l'Elégie de Vieuxtemps, il a su également montrer une écoute vigilante et sensible en répondant aux inquiétudes sombres et brumeuses lancées par Patricia Pagny dans les Mélodies Hébraïques, trouvant à chaque fois la réponse sonore adéquate, tantôt plus ronde, tantôt plus vivace ou plus feutrée, revisitant le clair-obscur de cette suite si mystérieuse.

Contemplation romantique

Dans sa version pour alto, moins marquée mais plus intime que celle pour clarinette, la Sonate de Brahms en mi bémol majeur nous a transportés et nous a convaincus de l'harmonie souveraine de ce duo ; les pianissimi les plus ténus de la pianiste en parfait dialogue avec son complice nous ont invités au recueillement défendu par ce Brahms de la maturité, sans fléchir dans les passages contrastés et virtuoses, sans approcher de la mièvrerie des passions, sans jamais renoncer à la suggestion de nouvelles lumières, et tout ceci dans une insondable délicatesse, une poésie infiniment élaborée débouchant tout naturellement sur un Lied hors programme.

Une soirée extraordinaire et lumineuse de beauté, d'échange et de brio qui nous a comblés et dont nous nous souviendrons longtemps !